



Tortue, dessin d'après un monolinéaire Iso, Marcel, Avignon, juillet 2003, collection Fondation Professeur Swedenborg pour l'Art contemporain.

LE GRAND FEUILLETON SUITE

# LE GROUPE ALBERT POPHTEGME, CONVERSATION

PAR ODILE DARBELLEY ET MICHEL JACQUELIN



Suite à la parution dans  
*Rond-Point* n° 4 d'une interview  
de Bill Boloc par Harry Cover,  
Marcel s'est entretenu  
par téléphone avec Bill Boloc.

Le Groupe Albert Pophtegme est le premier mouvement artistique perpétuel. Il n'existe que dans la durée : chacun de ses membres est unique et s'appelle à tour de rôle A. Pophtegme. Un A. Pophtegme chasse l'autre, et il est donc toujours là, A. Pophtegme, éternel, parce que exactement contemporain donc content pour tous.

MARCEL : Pourquoi avoir remis à plus tard ta participation au Groupe Albert Pophtegme ?

BILL BOLOC : J'ai fait une performance en urgence, une appendicite aiguë : **j'ai été rattrapé par le body-art**, à mon corps défendant. Mais j'ai suivi ton travail à la Cité internationale.

M. : C'est déjà ancien, là je suis en Inde.

B. B. : A Châteauroux ?

M. : Non, sur le Gange. J'ai obtenu une bourse de la Villa Médicis hors les murs et je suis aussi sponsorisé par les Pompes funèbres générales pour faire une œuvre en Inde.

B. B. : Tu ne t'intéresses plus aux dessins monolinéaires Iso ?

M. : Si ! Tu vois, c'est monolinéaire, un fleuve. Depuis Hardwar je descends le Gange tranquillement sur une petite embarcation **vers Softwar**. J'ai dispersé des cendres rouges assez haut, près de la source, et mon bateau lui-même est rouge, je suis peint en rouge, mes vêtements sont rouges, ma perruque aussi, et tout ce rouge descend ensemble le fleuve. C'est très beau parce que les pigments sont hydrofuges et ils flottent... L'eau est rouge mat autour de moi.



B. B. : Tu as rencontré des obstacles ?

M. : Maintenant dans l'art contemporain le plus difficile c'est d'obtenir les autorisations. Après, la réception de l'œuvre n'est pas toujours évidente. A Bénarès, par exemple... Pour moi, le lien entre **le pigment et les cendres** humaines était évident, on fait un très beau noir avec les os calcinés. Je trouvais ça magnifique de voir ressortir ces hommes de l'eau après leurs ablutions avec du rouge sur le corps. En plus, c'était une vieille confusion d'enfant pour moi, les Indiens peaux rouges. Je ne comprends toujours pas pourquoi ils étaient en colère. C'est difficile de communiquer ses préoccupations à grande échelle. Au téléphone, on se comprend mieux qu'entre un bateau et un nageur.

B. B. : Tu devrais écrire un roman, prends des notes...

M. : Je laisse des traces, régulièrement je suis filmé depuis un hélicoptère, j'ai décidé de contrôler toutes les images de cette performance... Mais l'œuvre est toujours plus belle quand on l'imagine que lorsqu'on la fait vraiment.

B. B. : Alors, **tu ne fais plus de peinture ?**

M. : Si, oui, enfin non. J'ai cessé de faire des marines...

B. B. : Des narines gauches, droites ?



Une femme couverte de savon  
à barbe se rase 12 cm<sup>2</sup> de mollet,  
Bill Boloc, MAC de Créteil,  
novembre 2003.



M. : Ça dépend du modèle ; on m'a offert une cassette où  
**l'on voit nager des calamars.** J'ai peint  
leurs mouvements sur un moniteur préparé, c'est bleu et  
la touche est très impressionniste, je trouve. Ici, je fais de  
la peinture de paysage. J'ai changé de support mais je fais  
toujours de la peinture à l'eau... C'est un premier essai...  
Tout n'est pas réglé : la place du spectateur par exemple.  
Ce qui s'est produit à Bénarès pose un problème... la  
réception de l'œuvre...

B. B. : Et l'aura ?

M. : Elle va bien, j'ai eu des nouvelles...

B. B. : Mais la peinture, pour toi ce n'est pas déjà une per-  
formance colorée ?

M. : Dans le lancer de calamar, mes calamarométries dyna-  
miques, le public tient la toile et je lance le calamar : il est  
sur une trajectoire, c'est lui qui fait le lien entre l'artiste et  
l'assistance.

B. B. : Alors c'est le calamar qui fait une performance ?

M. : Oui en un certain sens mais c'est comme le lion, quand  
il prend dans sa gueule la **tête du dompteur**,  
il n'en fait pas tout un plat... et contrairement au lion on  
peut toujours manger le calamar après.



B. B. : Parce que, pour toi, la performance est forcément difficile ?

M. : Non, dans les arts plastiques, on n'est pas au cirque. Mais pour qu'il y ait performance, il faut forcément que quelqu'un regarde. Quand je me rase par exemple, c'est entre le **butô**, pour le masque blanc et les grimaces, et le body-art, pour les coupures ; mais c'est mon quotidien et cela ne suffit pas pour en faire une performance. Alors que si je me rase en public, tout le monde en profite.

B. B. : Comment définis-tu la performance ?

M. : La performance, c'est se fixer une règle, c'est un jeu en public.

B. B. : Alors le **karaoké**, c'est une performance ?

M. : A l'origine oui, tu sais, le karaoké vient des Asa. Ils avaient récupéré un lot de cassettes vidéo de contrebande. Ils se sont fait avoir, il n'y avait pas de son. C'est la shaman Kara qui a eu l'idée de s'en servir pour créer sur l'image un nouveau style de joute vocale, avec des hoquets particulièrement complexes. **Le public criait Kara OK !** C'est venu de là, mais maintenant cela a dévié en passant par la Corée.

B. B. : Je voudrais savoir, parce que pour moi c'est un point

sensible, comment toi, en tant que peintre, tu détermènes le seuil de perception d'une performance ?

M. : Quand tout va bien, on ne s'aperçoit pas toujours de la performance. **Tant qu'on n'a pas renversé son bol**, on n'est pas attentif au fait qu'il tient debout... Dans la performance, il y a quelque chose qui échappe... mais cela ne nous arrive pas par hasard.

B. B. : Non, c'est au mieux une coïncidence et au pire un accident... Quels sont tes projets au retour ?

M. : Ecoute, la performance, c'est toujours un peu téléphoné, mais là on va le faire vraiment. On va être reliés à plusieurs lieux connectés entre eux par internet en temps réel ; mais France Télécom ne nous donne qu'une heure. C'est dommage parce qu'une performance, il faut que ce soit long, que cela infuse, au risque, comme le dit **Marcel Duchamp**, d'introduire l'ennui dans l'art.

B. B. : C'est vrai, au théâtre, on tend à la répétition, dans la performance on essaie la différence...

M. : L'indifférence ? Je ne crois pas.

B. B. : Au spectacle, on a une garantie, on ne sait pas ce qui va se passer mais on sait qu'on ne risque pas grand-



chose, puisque ça se reproduit tous les soirs. La performance, par définition, c'est unique. On n'a pas la garantie que tout ne va pas nous péter à la gueule... **On a déjà vu le public sauver l'artiste**, alors pourquoi pas l'inverse ?

(Conversation retranscrite par Odile Darbelley et Michel Jacquelin.  
La communication étant de mauvaise qualité, l'enregistrement original est consultable à la Fondation Professeur Swedenborg pour l'Art contemporain.)

La Descente du Gange, essai,  
Marcel, Fondation Cartier,  
Soirée Nomade, Paris, juin 2003.

